

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

DIRECTEUR : M. EUGÈNE YUNG

2^o SEMESTRE 1886. (3^e SÉRIE)

NUMÉRO 13.

(23^e ANNÉE). — 25 SEPTEMBRE 1886.

HAMLET

La nature est l'injustice même.

ERNEST RENAN.

Une nouvelle adaptation d'*Hamlet* a été produite récemment sur la scène du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et la Comédie française est à la veille de reprendre une traduction déjà ancienne du même drame. L'attention du public se trouvant ainsi ramenée vers ce sujet, peut-être ne me dira-t-on pas trop durement : *Ne sutor ultra crepidam*, si je me hasarde à essayer une interprétation nouvelle de la tragédie shakspearienne. Mon excuse est que j'y vois une façon profonde de comprendre la cruelle énigme de la destinée humaine et, par conséquent, un point qui se rattache au domaine de mes études habituelles : la sociologie.

Quel est le caractère d'Hamlet? Sa folie est-elle réelle ou simulée? Pourquoi ne venge-t-il pas son père assassiné? Quel est le sens de cette œuvre puissante, mystérieuse, « déconcertante », comme dit si bien M. Jules Lemaitre dans l'article de fine critique qu'il a consacré aux représentations de la Porte-Saint-Martin.

Depuis les commentaires de Schlegel jusqu'à ceux, tout récents, du professeur Dowden ou de M. George Macdonald et de M. T. Tyler, toute une bibliothèque de dissertations a été publiée à ce sujet.

L'explication du caractère d'Hamlet que donne Goethe, dans *Wilhelm Meister*, me paraît bien superficielle. Il est affligé, dit Meister, de voir le trône qui lui revenait usurpé par son oncle. Il est indigné de ce que sa mère ait épousé l'usurpateur. Quand il apprend que son père a été assassiné, il comprend qu'il doit le venger;

mais il recule devant l'accomplissement de son devoir. « Il est clair, dit Goethe, que Shakspeare a voulu nous montrer une âme chargée d'une grande action et incapable de l'accomplir. Cette pensée domine toute la pièce. » Cette interprétation n'est-elle pas bien banale?

Dans la préface de sa traduction, François-Victor Hugo montre dans Hamlet l'homme qui lutte contre les fatalités de ce monde. Cette explication est vague et ne rend pas compte de cette mortelle désespérance que tant de mots tragiques révèlent à chaque instant.

Suivant moi, Hamlet, c'est le pessimisme. Mais qu'il est loin du pessimisme du *Misanthrope*! Alceste n'est froissé que par les conventions sociales, par les protestations d'amitié non sincères, par les exagérations de la politesse, par les louanges dont on ne croit pas un mot, par la coquetterie des femmes, par la fausseté des hommes, en un mot par ce qu'il y a de mauvais dans les relations sociales. Hamlet est misanthrope aussi. « L'homme, dit-il, n'a plus de charmes pour moi, ni la femme non plus. » Mais il est conduit au désenchantement complet de toutes choses par la vue des réalités les plus poignantes de la vie humaine, le triomphe du crime et l'absence de toute justice ici-bas. A la question : La vie vaut-elle la peine d'être vécue? il répond : Non, mille fois non. Blessé à mort, il dit à Horatio : « Si jamais j'occupai une place dans ton cœur, prive-toi quelque temps du bonheur de mourir et résigne-toi à traîner péniblement dans ce monde une vie de douleurs pour raconter mon histoire. » (Acte V, scène II du texte anglais.)

Le pessimisme d'Hamlet n'est pas non plus celui de Schopenhauer et de Hartmann. Pour ceux-ci le mal sous toutes ses formes règne sur la terre : ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'abstraire de toutes choses

et de se réfugier dans le *Nirvana*, en attendant que notre espèce disparaisse de ce globe, théâtre de tant de souffrances et de douleurs. La fatalité nous opprime et nous écrase; le sage se résigne et aspire au non-être. Hamlet, lui, ne se résigne pas; il proteste contre le mal, il s'indigne, il en appelle à la vertu et à Dieu.

Le pessimisme d'Hamlet n'a rien non plus de ces sentiments personnels et égoïstes que dépeignent certains romans à succès et qui naît des déceptions et des chagrins qu'éprouvent les personnages mis en scène. Rien de ce qui le touche lui-même ne l'émeut. Aucun mot n'indique qu'il regrette le trône, comme le dit Gœthe. Il est indifférent à l'amour dont il parle si bien : « Doutez de la clarté des étoiles », etc.; indifférent à Ophélie, indifférent à la vie, au bonheur. Il est possédé par un sentiment plus élevé, tout impersonnel et qui est au fond, comme je le prouverai, une théorie philosophique, une conception de l'existence humaine qui s'est emparée de son âme tout entière, au point de le conduire presque au suicide et à la folie. « Ah! dit-il, si cette chair trop résistante pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée! Fi de la vie! Ah! si l'Éternel n'avait pas défendu le suicide! » Ailleurs Polonius lui dit : « Je vais prendre congé de vous, seigneur. » Il répond : « Vous ne pouvez rien me prendre que j'abandonne plus volontiers si ce n'est ma vie, si ce n'est ma vie, si ce n'est ma vie! » (Acte II, scène II.) Polonius lui demande : « Voulez-vous prendre l'air, monseigneur? » Hamlet : « Quel air? celui de la tombe? » Enfin, prêt à se tuer, mais hésitant, suspendu pour ainsi dire aux bords de l'abîme, il prononce le fameux monologue : « Être ou ne pas être », tout plein de mots de la plus noire amertume : « Par le sommeil finir cette torture du cœur et ces mille souffrances qui sont le lot de toute chair, n'est-ce pas une fin qu'il faut désirer ardemment? » (Acte III, scène I.)

L'*Ecclésiaste* de l'Écriture nous offre encore un type de pessimiste. Comme Hamlet, il voit que le monde est livré au mal et que l'iniquité triomphe; mais, au lieu d'en être désespéré jusqu'à l'égarément, il en conclut qu'il faut accepter la vie telle qu'elle est et en jouir, tant qu'elle dure, puisqu'elle n'a pas de lendemain. « Il y a une vanité sur la terre : c'est qu'il y a des justes à qui il arrive selon l'œuvre des méchants, et il y a aussi des méchants à qui il arrive selon l'œuvre des justes. C'est pourquoi j'ai prisé la joie, parce qu'il n'y a rien sous le soleil de meilleur à l'homme que de manger, de boire et de se réjouir. » (*Eccl.* VIII, 14-15). Hamlet aussi voit que l'injuste n'est pas plus mal traité que le juste; mais il en est troublé jusqu'à la démence et désespéré jusqu'à la mort, et il ne se réfugie pas dans l'épicurisme de l'*Ecclésiaste*, qui est la dégradation dernière. « Qu'est-ce que l'homme, dit-il, si le bien suprême de la vie est uniquement le dormir et le manger? Une bête, rien de plus. » (Acte IV, scène V.)

C'est dans le poème de *Job* que je trouve l'explication de la désespérance et du pessimisme d'Hamlet. Le problème qui trouble Job est celui-ci : Comment se fait-il, si Dieu est juste, que le méchant triomphe et que le juste soit malheureux? Ainsi que le dit M. Renan dans la préface de la traduction de l'antique poésie hébraïque, la vieille théorie que chacun ici-bas est traité suivant ses mérites avait pu se soutenir à l'époque patriarcale, où la noblesse, la vertu et la richesse se trouvaient presque toujours réunies. Dans la simplicité de la vie nomade, ceux-là seuls étaient misérables qui méritaient leur sort par une paresse obstinée ou une conduite détestable; mais quand les Sémites connurent les richesses qu'apportent le commerce et l'accumulation du capital ou l'accaparement du sol, la face de la société changea complètement. « On vit alors des scélérats heureux, des tyrans récompensés, des brigands portés honorablement au tombeau, des justes spoliés et réduits à mendier leur pain. Le nomade resté fidèle aux habitudes patriarcales s'indigna des injustices fatales qu'entraîne avec elle une civilisation compliquée, dont il ne comprenait ni la portée ni le but. Le cri du pauvre, qui jusque-là n'avait point trouvé d'écho, car les pauvres n'avaient existé que parmi les races inférieures auxquelles on accordait à peine le nom d'hommes, commença à s'élever de toutes parts en accents pleins d'éloquence et de passion. »

La vue des iniquités sociales et de cette inexplicable injustice du sort frappant indifféremment le bon et le méchant, en un mot le spectacle de la nature et de la société telles qu'elles sont, remplit l'âme de Job d'amertume et d'indignation. Comme Hamlet, il prend en horreur et le monde et la vie. « Oui, je suis innocent; peu m'importe l'existence : je ne tiens plus à la vie. Tout se vaut; c'est pourquoi j'ai dit : Dieu fait périr également le juste et le coupable. La terre est livrée par lui aux mains des scélérats » (IX, 21-24). — « Mon âme est dégoûtée de la vie » (X, 9). — « Pourquoi les méchants vivent-ils? Pourquoi les voit-on vieillir et accroître leur force? Arrive-t-il souvent que leur lampe s'éteigne, que la misère fonde sur eux, que Dieu leur distribue sa part de sa colère, qu'ils soient comme la paille emportée par le vent, comme la balle enlevée par le tourbillon? — Au jour du malheur, le méchant est épargné; au jour de la colère, il échappe. » (*Job*, XXI, 7, 19, 30.)

Le chrétien trouve la solution de cette terrible énigme dans sa croyance en un monde meilleur, où s'accomplit la justice et où chacun est soit puni, soit récompensé, suivant qu'il le mérite; mais le Sémite primitif n'avait pas une idée aussi claire d'une vie future qui remet chacun en sa vraie place. Aussi est-ce sur cette terre que réparation est faite à Job. « Et Job vécut après cela cent quarante années, et il vit ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. »

Dans Shakspeare, au contraire, Hamlet et la douce Ophélie meurent aussi malheureusement que le roi et Gertrude. L'implacable destin frappe l'innocent et le coupable, et il n'est nulle part question d'une réparation dans l'autre monde. Notre sentiment d'équité n'est pas satisfait. Nous allons retrouver dans Hamlet exactement les mêmes sentiments qui font que Job ose s'élever contre Dieu, pour l'accuser de permettre le bonheur des méchants et l'infortune des justes.

Hamlet est un prince accompli à qui tout sourit. Il est beau, il est jeune; un trône lui est réservé; il est philosophe et poète; il a étudié à l'université de Wittenberg et son esprit profond aime à pénétrer à fond tous les problèmes. « La plus noble intelligence, le coup d'œil de l'homme de cour, l'épée du guerrier, la parole du savant, l'espérance de ce beau royaume, le miroir du bon ton, le type des nobles manières, le modèle sur lequel se portent tous les regards » : voilà en quels termes Ophélie trace son portrait. Elle l'aime et elle en est aimée. Mais tout à coup un abîme s'ouvre devant lui, quand l'ombre de son père vient lui révéler qu'il a été assassiné par son propre frère, qui a usurpé son trône et épousé sa veuve. Hamlet en est comme foudroyé. Dès lors la pensée de ce crime odieux s'empare complètement de son âme. « Oui ! s'écrie-t-il, je veux de ma mémoire effacer tous les souvenirs vulgaires et frivoles, toutes les maximes des livres, toutes les fornications, toutes les impressions qu'y ont gravées la jeunesse et l'observation, et ton ordre vivant remplira seul mon cerveau fermé à tous les infimes sujets. O scélérat ! scélérat ! scélérat souriant et damné ! Mes tablettes ! mes tablettes ! Il faut y noter qu'un homme peut sourire et n'être qu'un scélérat. » Le crime qui sourit, le crime sans remords, voilà ce qui le bouleverse jusqu'au fond de l'âme. L'angoisse, le doute, l'horreur que lui inspire le monde tel qu'il lui apparaît désormais, vont le conduire presque à se donner la mort. Hamlet n'est pas atteint, comme les hommes ordinaires, dans ses sentiments personnels. Philosophe et penseur, ce qui est frappé en lui, c'est sa foi en l'ordre universel, sa croyance en la justice, plus encore que son amour filial.

Désormais une vie sombre et désespérée commence pour lui. Il vit en proie aux plus noires pensées. Adieu, chères études; adieu, amours; adieu, Ophélie. Il rompt tous les liens qui l'attachent à l'existence pour s'enfoncer dans son unique pensée: le triomphe du mal, qui, à ses yeux, ternit même les plus beaux aspects de la nature. « Depuis quelque temps, dit-il, j'ai perdu ma gaieté; mon humeur est devenue si mélancolique, que la terre, cette admirable création, ne paraît plus qu'un promontoire stérile; que le firmament, ce dais majestueux étendu sur ma tête, cette voûte magnifique parsemée d'étoiles, tout cela ne me semble plus qu'un réceptacle hideux de vapeurs pestilentielles. Quel chef-d'œuvre que l'homme ! Qu'il est

noble dans sa raison, infini dans ses facultés ! Quelle expression admirable et touchante dans sa figure et son geste ! Un ange quand il agit, presque égal à Dieu quand il pense ! Et cependant qu'est-ce à nos yeux que cette subtile essence de poussière ? *Man delights not me, no, nor woman either.* (Acte II, scène II.)

Le néant de la vie humaine a été l'idée dominante de l'ascétisme du moyen âge. Souvent l'art de cette époque a représenté les affreuses réalités de la mort en différentes images de la façon la plus saisissante. On se rappelle, par exemple, qu'au Campo-Santo de Pise, Oragna nous montre une brillante cavalcade de gentils-hommes et de dames élégantes, dont les chevaux s'arrêtent épouvantés à la vue des cadavres décomposés et mangés par les vers. Barbier a fait quelques strophes d'une rare vigueur à ce sujet. La sombre pensée de Hamlet se repaît de semblables images :

LE ROI. — Eh bien, Hamlet, où est Polonius ?

HAMLET. — A souper.

LE ROI. — A souper ! Où donc ?

HAMLET. — Quelque part où il ne mange pas, mais où il est mangé. Une certaine réunion de vers politiques est attablée autour de lui. Le ver, voyez-vous, est votre empereur pour la bonne chère. Nous engraissons toutes les autres créatures pour nous engraisser, et nous nous engraissons pour les infusoires. Le roi gras et le mendiant maigre ne sont qu'un service différent, deux plats pour la même table. Voilà la fin. (Acte IV, scène III.)

Au cimetière, Hamlet, maniant les crânes que lui lancent les fossoyeurs, s'adresse à celui du courtisan : « Tu as été mylord un tel, et maintenant tu appartiens à mylord le ver. » (Acte V, scène I.)

Hamlet a pris tellement en abomination l'espèce humaine, qu'il veut la voir finir. Il dit à Ophélie : « Allez, je ne veux plus de tout cela. Cela m'a rendu fou ! Je le dis, nous ne voulons plus de mariages. Ceux qui sont mariés déjà continueront à vivre, tous, sauf un seul. Les autres ne se marieront pas. Allez au couvent ! » (Acte III, scène II.) Ce sont là les sentiments qui animaient les premiers chrétiens, les millénaires et les ascètes. La corruption du monde qui les entoure les remplit d'horreur. Ils attendent « le royaume de Dieu », où règnera la justice et où les bons seront heureux éternellement. Mais comment viendra-t-il ? Par la fin du monde, c'est-à-dire par une révolution où le feu épurera tout et fera surgir une nouvelle terre et de nouveaux cieux. Ces espérances eschatologiques et messianiques ne se réalisant pas et la société perverse continuant à subsister, les âmes avides de pureté et d'équité aspirèrent à s'enfuir dans les déserts. Ceux qui rêvaient l'idéal s'écrièrent, comme Hamlet : Au couvent ! au couvent ! C'est ainsi que se peuplèrent les thébaïdes.

On s'est toujours étonné qu'Hamlet ne se décide pas

à venger son père, malgré l'ordre qu'il en a reçu. On a donné de ce fait étrange plusieurs explications. Suivant Gœthe, la nature distinguée du jeune prince répugne à cet acte barbare. D'autres disent qu'Hamlet avait naturellement un caractère indécis. Cependant, comme le fait remarquer M. T. Tyler, il ne manque pas de décision quand, sur le navire qui l'emporte vers l'Angleterre, il substitue à l'ordre de le mettre à mort que portaient Rosencrantz et Guildenstern, un écrit qui les fera exécuter eux-mêmes sur l'heure. M. Tyler pense qu'il est retenu par une puissance mystérieuse et par un doute concernant l'apparition du fantôme. L'explication de son inaction me paraît à la fois plus simple et plus profonde. Il a cru à la punition des méchants et il voit, au contraire, un assassin régner en paix et jouir des fruits de son crime, entouré de l'estime universelle. Le désordre, l'injustice qui règnent dans l'univers le frappent d'impuissance. Cette pensée générale le tourmente et l'accable plus encore que le besoin personnel de la vengeance. Le philosophe est atteint en lui plus que le fils. Quand il aura tué le meurtrier de son père, aura-t-il remis l'ordre dans les choses humaines? « Notre époque est détraquée. Maudite fatalité que je sois né pour la remettre en ordre! » (Acte I, scène v.) La même pensée revient dans le dialogue avec Rosencrantz :

HAMLET. — Quelles nouvelles?

ROSENCRANTZ. — Aucune, monseigneur, sinon que le monde devient honnête.

HAMLET. — Alors le Jugement dernier est proche. Seulement, votre nouvelle n'est pas vraie. Mais permettez encore une question. Qu'avez-vous fait, mes bons amis, pour être envoyés ici en prison?

GUILD. — En prison, monseigneur?

HAMLET. — Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ. — Alors le monde en est une aussi?

HAMLET. — Oui, une vaste prison, dans laquelle il y a beaucoup de cellules et de cachots, et le Danemark en est un des pires.

ROSENCRANTZ. — Nous ne le pensons pas, monseigneur.

HAMLET. — Alors ce n'est pas une prison pour vous; car rien n'est bien ni mal que par l'idée que l'on s'en fait. Pour moi le Danemark est une prison. (Acte II, scène II.)

A chaque instant, dans le drame, des mots d'une tristesse infinie révèlent le pessimisme qui a envahi l'âme d'Hamlet. « Au milieu d'un monde devenu poussif à force d'engraisser, il faut que la vertu même demande pardon au vice. » (Acte III, scène IV.) « Combien pesantes, usées, plates, stériles me semblent toutes les jouissances de ce monde! » (Acte I, scène II.) En quels traits amers il peint la perversité qui a tout envahi, quand il dit à Ophélie : « Si tu te maries, je te donnerai pour dot cette vérité cruelle : Sois aussi chaste que la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas

à la calomnie. Que font des êtres comme moi rampant entre ciel et terre? Nous sommes tous de fieffés coquins; ne crois à aucun de nous. Au couvent! allons, vite au couvent! » (Acte III, scène I.) Quelle vue profonde du mal qui est au fond de tout homme! « Entre au couvent! Pourquoi devrais-tu procréer des pécheurs? Je suis aussi honnête qu'un autre, et pourtant je pourrais m'accuser d'actes tels qu'il vaudrait mieux que ma mère ne m'eût pas enfanté! » « Au train dont va le monde, être honnête, c'est être un choisi entre dix mille. » (Acte II, scène II.) Ailleurs, il nous montre « le soleil, le bon soleil engendrant des vers dans un chien mort et baisant une charogne. » (Acte II, scène II.)

L'un des chantres les plus éloquents du pessimisme moderne, M^{me} Ackermann, a parlé de l'homme, « cet abrégé de toutes les misères », en paroles aussi désolées qu'Hamlet :

Mon être tout entier, par toutes ses racines,
Plonge sans fond dans la douleur.

... J'offre sous le ciel un lugubre spectacle.
Ne naissant, ne vivant que pour agoniser.
Qu'envahissant les cieux, l'immobilité morne
Sous un voile funèbre éteigne tout flambeau,
Puisque d'un univers magnifique et sans borne
Tu n'as su faire qu'un tombeau!

Léopardi reproduit cette tristesse sans espérance sous les formes les plus diverses et les plus pénétrantes. Seulement il y a cette différence, qui est grande : Hamlet arrive au pessimisme non par des souffrances personnelles, mais par un sentiment désintéressé et sublime, l'horreur du crime impuni.

Le débat entre le pessimisme et l'optimisme commencé sous les tentes de l'Idumée, comme dit M. Renan, poursuivi, en Grèce, entre Héraclite et Démocrite, a été repris entre Voltaire et Rousseau à propos du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1788. Voltaire commente le mot de l'Écriture : *Omnis creatura ingemuit* :

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent ;
Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général !

Leibniz ne m'apprend pas par quels nœuds invisibles,
Dans le mieux ordonné des univers possibles,
... l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également un mal inévitable.

Dans *Candide*, c'est avec une verve comique, pleine d'amertume, que Voltaire se moque de l'optimisme; mais sous une forme toute différente c'est le thème d'Hamlet.

Rousseau répondit à Voltaire, le 17 août 1756, par une lettre un peu diffuse, mais où se trouvent une belle maxime et un touchant passage. La maxime, qu'il emprunte à Caton, est celle-ci : *Nec me vixisse pœnitet*

quoniam ita vixi ut frustra me natum non existimem. « Je ne regrette pas d'avoir vécu, parce que j'ai vécu de façon à croire que je n'ai pas vécu en vain. » Voici le passage qui me touche :

« Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre, au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme, et si le corps ou le cœur souffre; vous avez Tronchin pour médecin et pour ami: vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué. Vous jouissez; mais j'espère, et l'espérance embellit tout. »

Le drame antique nous offre le même sujet dans Oreste : le fils appelé à venger la mort de son père sur sa mère et sur l'usurpateur qui est son époux. Mais dans Eschyle, dans Sophocle et dans Euripide, c'est la *vendetta* comme on la comprend dans les temps primitifs et aujourd'hui encore dans tous ces pays primitifs. Dans *Hamlet*, le sentiment est tout autrement complexe, et la signification du drame complètement différente.

M. T. Tyler, ce commentateur de Shakspeare dont nous avons, à plusieurs reprises, invoqué l'autorité, voit aussi dans Hamlet la personnification du pessimisme; mais il pense que le jeune prince a emprunté ces idées au stoïcisme et à ses études de philosophie à l'université de Wittenberg. Je ne puis partager cette opinion. Le stoïcien aperçoit le mal, mais il se résigne. Il dit avec Marc-Aurèle: « Tout ce qui t'arrange, ô Cosmos, m'arrange. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui vient pour toi à son heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons. O nature, de toi vient tout. En toi est tout. » Le stoïcien voit dans ce qui arrive la conséquence des lois naturelles, auxquelles il se soumet comme à des puissances fatales et qu'il défie sous le nom de Destin. Hamlet, au contraire, s'indigne du mal et de l'iniquité, comme le chrétien qui espère la palin-génésie.

Voici comment m'est venue à l'esprit l'interprétation d'*Hamlet* que je propose. En 1851, je préparais quelques conférences sur le drame moderne comparé au drame antique. Je ne pouvais m'expliquer le mystérieux caractère créé par Shakspeare. Survint le coup d'État du 2 Décembre. Je crus reconnaître Louis Napoléon dans l'imprécation où Hamlet parle à sa mère de l'assassin de son père. « Un meurtrier, un scélérat, un coupe-bourse de l'empire, qui a volé sur une planche le précieux diadème et l'a mis dans sa poche. » (Acte III, scène iv.) La révolution de 1848, accomplie sans une goutte de sang versé, et Lamartine adressant des paroles d'amitié à toutes les nations au nom de la France républicaine, m'avaient paru réaliser les utopies

révées par les philanthropes, les poètes et les économistes; je voyais déjà s'accomplir le désarmement universel, la fraternité des peuples, le progrès pacifique, le triomphe de la liberté dans le monde. La démocratie arrivait au pouvoir sans violence et comme par l'effet d'un mouvement régulier et irrésistible. La souveraineté du peuple devenait une réalité, et le magnifique programme de Saint-Simon : Amélioration morale, intellectuelle et matérielle du plus grand nombre, allait être la préoccupation constante de tous les gouvernements. Quelles déceptions, hélas! Déjà les journées de Juin avaient fait une trouée sanglante dans ce beau rêve. Le coup d'État triomphant me jeta dans une angoisse inexprimable. Eh quoi, me disais-je, il n'y a donc pas de justice en ce monde? Le droit est foulé aux pieds. Les amis de la liberté sont fusillés, emprisonnés, exilés. Un despote règne en maître absolu dans ce pays qui semblait avoir conquis définitivement la liberté. Comment un Dieu juste peut-il permettre cette odieuse violation de ses équitables lois? Je trouve dans Lanfrey l'expression de sentiments semblables : « Si l'état de choses que nous voyons dure, écrit-il après le 2 Décembre, il ne faut plus croire ni au progrès, ni à la justice, ni à l'honneur, ni à la vertu, ni à Dieu. J'ai passé ces dix jours à pousser des rugissements de rage. » Ces mots n'expliquent-ils pas admirablement *Hamlet*? Lanfrey arrive au pessimisme; mais ce qui l'y conduit, ce n'est pas une souffrance personnelle: la vanité blessée ou un amour contrarié. Non, c'est un sentiment plus élevé, la vue de l'iniquité qui l'emporte et de son idéal de liberté et de progrès qui est anéanti.

Résumons ce que j'ai essayé d'indiquer. Ce monde où le méchant est heureux et où le juste souffre et succombe offre une poignante énigme. La théorie de l'évolution nous dit : Le progrès est à ce prix; il faut que les plus forts l'emportent, car, en perpétuant l'espèce, ils donneront naissance à des générations plus robustes, mieux appropriées au milieu social où elles sont appelées à vivre; et ainsi ces iniquités apparentes trouvent leur justification dans le spectacle imposant de la transformation et du perfectionnement universels.

Ainsi parle ce que l'on appelle maintenant « la Science ». Mais cette théorie, qui aboutit à l'adoration du succès, n'est pas encore généralement admise. La conscience humaine proteste et s'afflige. Tantôt, comme le chrétien, elle se console par l'espérance d'un monde meilleur; tantôt elle s'irrite et aspire à la destruction d'un monde irrémédiablement livré au mal, comme le millénaire jadis et le nihiliste aujourd'hui; tantôt elle aboutit à la désespérance générale du pessimisme. Cette protestation contre l'injustice même triomphante est ce qui fait la vraie grandeur de l'humanité. C'est d'elle que sort toute amélioration et tout progrès. Sans elle, les peuples ramperaient sous le joug du despotisme, comme

les races privées d'idéal; on cesserait de comprendre tous ces beaux mots que nous a légués l'antiquité tels que

Victrix causa deis placuit, sed victa Catoni,

et on irait répétant, comme doit le faire tout positiviste conséquent : « La force est le droit. »

Hamlet, c'est le pessimisme, mais non celui du stoïcien ou de Schopenhauer, qui se courbe devant le fait accompli, mais le pessimisme de Job, qui s'élève même contre Dieu pour lui reprocher le triomphe des méchants. Si Hamlet n'accomplit pas la vengeance que le fantôme lui a commandé, c'est parce qu'il porte le deuil de la justice plus encore que celui de son père. Cette chose horrible, inexplicable, l'assassin qui règne glorieux et respecté, a brisé en lui tout ressort. Le crime sur le trône lui cause une si profonde horreur qu'il se réfugierait dans la mort s'il était certain d'y trouver l'anéantissement et l'oubli, « la fin de cette longue calamité qu'on appelle la vie ».

Voilà la profonde moralité du drame de Shakespeare. Rien de plus fortifiant que de s'indigner contre l'iniquité, rien de plus démoralisant que de l'accepter. Quand on emprunte à la biologie certaines lois qui ne conviennent qu'aux sciences naturelles et qu'on les applique aux sciences sociales comme l'expression de la nécessité, on énerve le sentiment moral et on éteint la soif de la perfection. Des générations élevées à cette école ne feront jamais des révolutions comme celles du *xv^e* siècle ou de 89. Elles seront parfaitement préparées à subir la tyrannie du plus fort et la restauration du despotisme, car elles y verront un décret de la nature.

ÉMILE DE LAVELEYE.

HÉLÈNE DARCY

Histoire d'hier

I.

A demi couché sur le sable, adossé contre un canot, il se reposait. Sa taille souple et bien prise, ses membres robustes, ses bras vigoureux se dessinaient sous sa vareuse de flanelle bleue; ses pantalons roulés au-dessus des genoux laissaient à nu des jambes musclées et des pieds de cariatide. On eût dit Hercule au repos. Des cheveux coupés ras, une barbe touffue encadraient un fier visage bruni par le hâle, doré par le soleil, éclairé par deux yeux clairs habitués, on le devinait, à regarder bien en face choses et gens.

A cette heure, la plage était déserte; désert aussi l'établissement de bains, dont les cabines s'éclairaient

lentement des premiers rayons du soleil levant. On n'est pas matinal à Dinard, même aux premiers jours de juillet. La flottille des pêcheurs venait de rentrer au port. A peine débarqué et sans paraître se soucier d'aider ses compagnons à décharger leur barque, las peut-être d'une nuit de travail, l'inconnu avait gagné la plage, allumé sa pipe, et, paresseusement étendu, il rêvait.

Un bruit léger de pas lui fit lever la tête. A peu de distance, le long d'un de ces escaliers de bois qui relient les bains aux chalets des falaises de Dinard, une jeune fille et sa femme de chambre descendaient. La première, alerte et vive, semblait glisser sur ces planches mal jointes où reposaient à peine ses petits pieds que révélait la brise indiscreète du matin se jouant dans les plis de sa robe. L'autre suivait plus lentement, attardée par un paquet volumineux contenant costume de bain, peignoir et serviettes.

— Baigneur... Eh! baigneur!

Il se retourna, cherchant autour de lui à qui pouvait s'adresser cet appel d'une voix douce et hautaine à la fois. Il était seul.

— Il n'entend donc pas... Baigneur!

— Mademoiselle?

— Mettez le canot à la mer pendant que je me prépare. Je désire me baigner au large.

Et, sans attendre sa réponse, elle disparut, suivie de sa servante, dans une cabine particulière dont celle-ci lui ouvrit la porte.

— Allons, bien!... Me voici transformé en baigneur maintenant... Le fait est... qu'après tout elle a pu s'y tromper, ajouta-t-il en contemplant son costume, et me prendre pour l'un des hommes de cet établissement dans lequel je me carre comme si j'en étais le maître. Il faut pourtant lui dire... Bah! après tout, de quoi s'agit-il? De mettre à l'eau un canot? Cela me connaît; je l'ai fait assez souvent pour mon plaisir, je puis bien le faire pour le plaisir de cette enfant. De la conduire au large et de l'empêcher de se noyer? Je rame comme un des douze d'Oxford et je nage comme un terre-neuve. Je vais être utile, ce qui ne m'est pas toujours arrivé, et, quand je la ramènerai à terre elle m'offrira peut-être une pièce blanche... Ce sera la première que j'aurai gagnée de ma vie.

D'un bras vigoureux il souleva le canot, l'assit sur sa quille et d'un puissant coup d'épaule le poussa sur l'eau; puis il borda les rames, épousseta avec soin la banquette et attendit.

La porte de la cabine s'ouvrit et la jeune fille parut sur le seuil, que dorait un clair rayon de soleil. Elle était vraiment charmante dans son élégant costume de bain. De jolis bras blancs, des jambes fines, une taille ronde et svelte, de beaux yeux bruns limpides, veloutés et bien fendus, une bouche rieuse, deux délicieuses fossettes aux joues, d'épais cheveux châains que recouvrait coquettement une toque noire, formaient un